

Modes de Vienne.



*Nouveau Journal des Dames.
Rue Meslée, N.º 28.*

NOUVEAU
JOURNAL DES DAMES

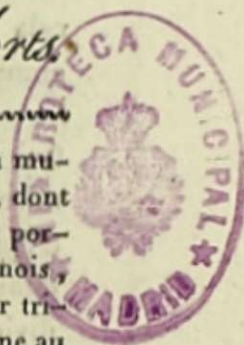
OU

*Petit Courrier des Modes,
des Théâtres, de la Littérature et des Arts.*

Ce JOURNAL paraît tous les cinq jours, avec une romance en musique et sept gravures par mois, savoir : trois de modes françaises, dont une d'homme, deux de modes allemandes et anglaises et deux portraits de femmes célèbres. Prix de l'abonnement, 9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six mois, 36 fr. pour l'année. On paie de plus 50 c. par trimestre pour les départemens, et 1 fr. pour l'étranger. — On s'abonne au Bureau du *Nouveau Journal des Dames*, rue Meslée, n^o. 28; chez GUIEN, libraire, boulevard Montmartre, n^o. 23; PAINPARRÉ, PONTHEU, au Palais-Royal, et chez tous les libraires et directeurs des postes. Les lettres, paquets et envois d'argent doivent être envoyés francs de port au Bureau.

MODES.

LES têtes de nos élégantes sont dans une fermentation constante : les électeurs en voyant arriver les élections, les journalistes en courant à la recherche de quelque sujet qui puisse fournir matière à leurs articles, ne sont pas plus agités que nos Dames, dites *petites-maitresses*, en voyant approcher l'époque où tout déperissant dans la nature, il faudra recourir à l'art pour se procurer quelques jouissances nouvelles : il faut créer des modes, inventer des formes de robes, courir les magasins les plus en renommée pour s'assurer des étoffes qui sont déjà préparées pour les costumes d'hiver. Ah ! quelle fatigue insupportable, disait la jeune marquise de B..., que de s'être emparé du droit de donner le ton aux modes : cependant cet esclavage n'est pas sans quelques douceurs, il y a des instans de plaisir qu'on ne peut trop payer.



Que je suis heureuse, disait hier la brillante comtesse de C... à la jeune M^{me}. R... ! j'ai déjà préparé la toilette que j'aurai à la première soirée qui se donnera chez le ministre au retour de la campagne : je suis certaine que personne n'aura une mise plus nouvelle et plus élégante. Ma chère Èlise, je n'ai rien de caché pour vous, je vais vous dire sous le plus grand secret quel sera mon costume. MM. T..., dont les manufactures produisent ces belles étoffes qui sont si connues et qui circulent par toute l'Europe, viennent d'inventer une gaze en cachemire, des chefs d'or ou d'argent seront tissés dans l'étoffe. Concevez-vous quel délicieux effet cela doit produire ? puis cette étoffe est si moëlleuse ! comme elle se drapera avec grâce autour de la taille pour former les charmans corsages à la grecque, qui, j'en suis sûre, feront fureur cet hiver. Ma robe sera donc en gaze cachemire blanc avec trois chefs en or et une frange en graine d'épinards au bas du jupon ; ma ceinture sera de même avec deux olives ou glands en or. Mais c'est mon turban qui sera divin ; j'en ai conçu et médité le plan avec Herbeau ; il sera formé aussi en gaze cachemire et chefs en or ; il sera surmonté d'une grande aigrette qui s'échappera des ailes d'un petit oiseau bleu du paradis qui servira d'attache au turban. Pensez-vous qu'aucune femme puisse être mieux mise que moi ce soir-là ? pas même la brillante M^{me}. C... Et vous, ma chère amie, quels sont vos projets ?—Aucuns, je vous assure ; je me dispose à passer mon hiver très-retirée. Ma mère restera quelques mois à Paris ; vous savez que sa société n'exige pas de grands frais de toilette. C'est tout au plus si je me déciderai à me passer la fantaisie de ces jolis chapeaux en velour noir et acier : cependant j'en ai vu un qui était parfait ; figurez-vous des espèces de petites feuilles en velours, brodées en perles d'acier, formant un bord relevé sur le devant ; ce chapeau était couvert de longues plumes plates qui étaient posées avec une grâce exquise. Il ne coûte que 160 francs, et cela m'ira à merveille.

Pour nous consoler, j'en suis sûre, de ne pouvoir adopter les projets de ces dames, les modistes nous préparent des modes charmantes, et qui ne coûteront que.... ce que les femmes peuvent raisonnablement sacrifier pour de jolis chiffons. Des bonnets à la Jeanne d'Albret, des chapeaux.... Mais chut,

nous trahissons le mystère, l'on nous a tout dit, tout montré, mais nous avons promis de nous taire jusqu'au moment où l'oiseau du nord arrivera dans nos climats.

D. T.

LA FRANCE SAUVÉE,

POÈME EN DIX CHANTS AVEC DES NOTES HISTORIQUES,

par M^r. M. J. S. Boubée (1).

PLUSIEURS journaux ont déjà donné l'analyse de l'ouvrage que nous annonçons; ils se sont tous appliqués à rechercher si notre langue était favorable à l'épopée, et si M. Boubée pouvait être mis au rang des poètes épiques. Nous éviterons cette question profonde; bien que Calliope soit une femme, il ne nous appartient pas d'emboucher sa trompette et de faire résonner notre voix dans les sphères élevées que parcourt cette muse. Mais, si nous craignons de la suivre dans son vol rapide, nous ne demeurerons pas insensibles à l'harmonie de ses accords, et nous sentons quelles cordes font vibrer ses accens. Qui ne sera pas touché en entendant ces mots que l'auteur fait adresser par l'héroïne du Temple à son époux. Elle parle d'un prisonnier dont la vue a troublé son âme.

De cet infortuné que le sort est horrible!
Prisonnier, sans asile, abreuvé de douleurs;
Dit-elle... Mais séchant ses yeux mouillés de pleurs,
Et craignant d'exciter de trop justes alarmes;
Pardonne, cher époux, ah! pardonne à mes larmes;
Les palais, il est vrai, ne s'ouvrent plus pour moi;
Mais le trône est partout où je suis avec toi.

Quel est celui dont le cœur ne sera pas déchiré par le tableau des adieux de Louis XVI à sa famille? Nous citerons

(1) Un volume in-8°. A Paris, chez Chasseriau, libraire, rue Neuve-des-Petits-Champs, n^o. 5, et chez Ponthieu, Palais-Royal, galerie de Bois. Prix: 4 fr. et 5 par la poste.

en entier ce morceau qui peut faire apprécier le talent de M. Boubée.

Dans ses bras le monarque a reçu sa famille ;
 Ses regards expressifs, à défaut de sa voix,
 Semblent dire que c'est pour la dernière fois ;
 Et le fatal secret échappe avec ses larmes.
 La reine dans son sein renferme ses alarmes,
 Et sa bouche en ces mots, avec sérénité,
 Inspire à son époux sa noble fermeté :

« C'en est donc fait !... le glaive est levé sur ta tête,
 » Je n'en puis plus douter... mais quand ta mort s'apprête,
 » Louis, c'est ton triomphe et tu touches au port...
 » Ah ! me permettront-ils de partager ton sort ?
 » Mais, non, dit-elle, non, je serais trop heureuse...
 » — Qui ? toi, tu subirais ma destinée affreuse !
 » Et nos enfans... grand Dieu ! quel sort les attendrait !
 » Près de ces orphelins qui nous remplacerait,
 » Si nous frappant tous deux la hache sanguinaire,
 » En terminant mes jours arrêterait ta carrière !
 » Dans ce monde pervers qui guiderait leurs pas,
 » Si tes sages conseils ne les éclairaient pas ?
 » Tu veilleras sur eux, ô malheureuse mère !
 » Tu les consoleras de ne plus voir leur père,
 » Qui, bientôt au séjour de la Divinité,
 » Va les bénir du sein de l'immortalité.
 » Noble sang des Bourbons que le deuil environne ;
 » O mon fils ! si jamais tu montais sur le trône,
 » Souviens-toi que ton père, aux portes du trépas,
 » En plaignant les Français ne les accusa pas !
 » Et si nos ennemis rentraient sous ta puissance,
 » Mon fils, rends-les heureux, que ce soit ta vengeance ! »

ADÈLE B.

LES PARIS.

— LES Anglais sont nos maîtres dans l'art des paris, nous n'avons pas encore porté si loin qu'eux ce jeu dont nous pourrions retirer de si vives jouissances. Nous savons bien ; sur une table d'écarté, risquer une gageure pour l'un des joueurs,

et nous soumettre ainsi aux chances de sa mauvaise fortune ou de son inexpérience ; mais peut-on comparer ce misérable passe-temps à cette récréation si intéressante , si dramatique , le pari anglais , enfin , pour lui donner le nom de la nation ' qui l'a porté au degré de gloire et d'illustration le plus éminent qu'il peut atteindre ?

Avec les paris on peut rendre intéressantes les choses les plus monotones. Vous vous ennuyez à la première représentation d'un mélodrame ; votre voisin soutient que l'ouvrage est neuf et intéressant ; gagez que le dénouement sera semblable à ceux que vous avez déjà vus, qu'il y aura un tyran puni, un orphelin rétabli dans le manoir de ses pères, un niais berné ; gagez que le public s'ennuiera, que les gens de goût siffleront, que les sots, qui, comme on l'a vu, sont depuis Adam en majorité, applaudiront, et toutes les scènes qui vous auraient ennuyé vous intéresseront ; vous ne suivrez pas la marche du mélodrame , mais la marche de votre pari ; et je gage (car je dois prêcher d'exemple), que pour la première fois vous applaudirez à la fin de la pièce : vous aurez gagné votre pari. Vous vous ennuyez en lisant les ouvrages de MM. tels et tels, qui, malgré les sommeils périodiques qu'ils procurent à leurs lecteurs, trouvent encore des partisans. Vous pariez avec un de leurs amis passionnés qu'il ne pourra lire tout le livre à haute voix sans dormir, et cette lecture vous fera plaisir. Y aurait-il rien de plus plaisant que de voir votre lecteur, luttant entre le sommeil, l'intérêt et l'amitié, et qui pourrait vous causer plus de joie que ces ronflemens, qui viendront avant la fin du volume, sonner votre victoire.

Il n'y a pas de discussion, telle vive qu'elle soit, qui puisse résister à un pari ; la politique, elle-même, n'y tiendrait pas, et je sais tels hommes qui seraient fort embarrassés de soutenir leurs doctrines, si on leur pariait sérieusement qu'ils ont tort. Quel homme à système résisterait à un pari. Celui-ci prétend que le pain est un aliment dangereux, un poison lent ; gagez qu'il n'a cessé de s'en nourrir ; gagez que les hommes qui en mangent n'ont pas une vie moins longue que ceux qui s'en passent, et je doute que votre adversaire persiste dans son opinion. Je voudrais tenir M. Azaïs, lui-même, et gager avec lui que bien des événemens ne se compensent pas ; je suis curieux de savoir si l'homme aux com-

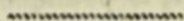
pensations ne plierait pas devant moi , à moins qu'il ne crût que la perte de son pari pût se compenser avec les bénéfices que lui ont valu ses trois gros volumes.

Non-seulement, nous parions peu, mais nous ne savons pas donner aux paris, que nous faisons, le piquant et l'intérêt que nos voisins y répandent avec tant d'agrémens. Tout pour eux est la matière d'un pari; il n'y a rien qu'un Anglais ne parie de faire dans un espace déterminé; les choses les moins nobles prendront de la dignité s'il parvient à les consommer en peu de tems; c'est la durée de l'action qui en fait le mérite.

C'est ainsi qu'un Anglais a parié de faire à cheval une course de trente milles pendant le tems qu'un escargot parcourra un espace de trente pouces, sur une pierre couverte de sucre en poudre. La course se fera à Newmarket. Plusieurs personnes ont parié, les unes pour le cavalier, les autres pour l'escargot: le pari principal est de 200 guinées.

La profondeur du pari peut-elle aller plus loin; chance dans l'agilité du cavalier, chance dans le tems donné pour courir, puisqu'il dépend de la rapidité de l'animal. — Quelle gloire de s'être enrichi pour avoir fait trente milles.

Hâtons-nous de nous procurer une source de jouissances qui nous manque. Combien, si nous avions su parier, les dernières courses de chevaux nous auraient donné de plaisir. En Angleterre, une course de chevaux est une fête nationale, c'est la force du pari; le dernier marchand de la cité veut y risquer son schelling. En vérité, on pourrait appeler l'Angleterre la patrie du pari et la terre classique de la gageure.



QUAND on ne voyait plus, ou pour parler plus clairement, quand la vue s'affaiblissait, on vous disait, prenez des lunettes; aviez-vous mal aux yeux, mille remèdes de bonnes femmes vous étaient indiqués, du moins pour ceux qui n'avaient pas vingt francs à offrir à un oculiste consultant. Quant à messieurs les opérateurs, comme leur fortune s'établit en partie sur *l'aveuglement des hommes*, il est à craindre que de tous tems ils ne trouvent moyen de prospérer; mais qui pourrait passer à présent sur le quai des Horloges sans éprouver

un tendre intérêt sur le sort de ces bons marchands de lunettes, que vont-ils devenir? eux dont toutes les espérances ne reposaient que sur la *faiblesse des vues humaines*.

Une poudre, vraiment divine, vient d'être offerte, en grosses lettres, à MM. les *littérateurs*; elle leur rend, dit-on, la vue à vue d'œil, je ne sais si elle ne produit son effet que sur les cerveaux bien garnis d'esprit; je connais cependant quelques personnes qui se sont très-bien trouvées de l'épreuve de cette poudre, ils étaient loin pourtant d'être des génies, mais il est vrai qu'ils étaient *littérateurs*.

Fontenelle a dit quelque part: Pour la solidité du raisonnement, pour la force, pour la profondeur il ne faut que des hommes; pour une élégance naïve, pour une simplicité fine et piquante, pour une certaine fleur d'esprit, il faut des hommes polis par le *commerce des femmes*.

D. T.

THÉÂTRES.

HISTOIRE DU THÉÂTRE ITALIEN.

EN février 1577, dit l'Étoile dans ses Mémoires: « Les comédiens italiens, appelés *gli gelosi*, que le roi Henri III avait fait venir de Venise et duquel il avait fait payer la rançon. Ceux-ci, ayant été pris par les Huguenots, commencèrent à jouer leurs comédies dans la salle des états de Blois, et leur permit le roi de prendre demi teston de ceux qui viendraient les voir jouer (le demi-teston valait 9 sols 9 deniers). Le dimanche 19 mai 1577, ces mêmes comédiens commencèrent à jouer leurs comédies en l'hôtel du Petit-Bourbon (rue des Poules), à Paris: ils prenaient de salaire 4 sols par personne; et il y avait un tel concours et affluence de peuple, que les quatre meilleurs prédicateurs de Paris n'en avaient pas autant quand ils prêchaient. »

Le 26 juin de la même année, défense leur fut faite par la cour du parlement de continuer leurs représentations. Vers la fin du mois de juillet suivant, les comédiens italiens présentèrent au parlement les lettres-patentes qu'ils avaient obtenus du roi, et qui leur permettaient de jouer à Paris. Le parlement, faisant peu de cas de ces titres, renouvela ses défenses

et les comédiens italiens furent renvoyés par fin de non-recevoir, avec injonction de ne plus obtenir et présenter de telles lettres, « sous peine de dix mille livres d'amende, applicable » à la boîte des pauvres. Malgré tout, dit encore l'Étoile, au commencement du mois de septembre suivant ils recommencèrent à jouer leurs comédies en l'hôtel du Petit-Bourbon bon comme auparavant par *jussion expresse du roi*.

Paris, devenu le théâtre des troubles et de la guerre civile, la troupe des comédiens italiens, la première qui ait paru en France, fut obligée de cesser ses jeux et de se disperser. Dans l'intervalle de 1584 à 1588, deux nouvelles troupes se montrèrent à Paris; mais elles eurent peu de succès. Au reste, à cette époque la comédie italienne n'était pas stable à Paris. On faisait venir les comédiens, on payait leur voyage, on les tenait à Paris ou à la suite de la cour, et après quelques années on leur donnait une certaine somme destinée à payer les frais du retour.

Il paraît qu'à cette époque, comme aujourd'hui, les comédiens italiens faisaient imprimer la traduction de leurs canevas et qu'ils se vendaient dans la salle. Les titres de ces pièces ressemblaient singulièrement aux affiches de nos théâtres de province; on en peut juger par l'échantillon suivant; on lisait sur la première page: *Argument de la grande pièce intitulée la Rosaure*, représentée au Petit Bourbon par la troupe italienne, avec des plus agréables et magnifiques vers, musique, décorations, changemens de théâtre et machines, entremêlée entre chaque acte de ballets d'admirable invention.

A. D.

(La suite au numéro prochain.)

MM. Desaugiers et Gentil ont prévu l'approche des jours brumeux et ont fourni aux amateurs de vaudevilles le moyen de se réchauffer au soleil de la *Provence*. La foule sera je crois aussi nombreuse au théâtre de la rue de Chartres, que les oisifs dans la partie des Tuileries qui a fourni le sujet de cette jolie pièce.

Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue St.-Louis, N^o. 46, au Marais.